



PETER
SWANSON

ROMAN

HUIT CRIMES PARFAITS

Gallmeister 



Gallmeister

HUIT CRIMES PARFAITS

DU MÊME AUTEUR

Vis-à-vis, 2020 ; totem n° 177

Peter Swanson

HUIT CRIMES PARFAITS

Roman

*Traduit de l'américain
par Christophe Cuq*



Gallmeister

FICTION

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original: EIGHT PERFECT MURDERS

Copyright © 2020 by Peter Swanson

All rights reserved

Publié aux États-Unis par William Morrow, New York

© Éditions Gallmeister, 2021, pour la traduction française

EPDF ISBN 978-2-404-01410-4

ISSN 1956-0982

Photo de l'auteur © Charlene Sawyer

Illustration de couverture © Emmanuel Polanco

Conception graphique: Aurélie Bert

*Pour les rois et les reines, et aussi les princes...
Brian, Jen, Adelaide, Maxine, Oliver, et Julius.*

Mémoires

AVERTISSEMENT

Le récit que vous vous apprêtez à lire repose en grande partie sur des faits réels, cependant, certains événements et dialogues ont dû être reproduits de mémoire. Quelques noms et détails identificatoires ont été changés pour protéger des innocents.

I

LA PORTE D'ENTRÉE s'ouvrit et j'entendis l'agente du FBI taper ses pieds sur le paillason. La neige commençait juste à tomber et une rafale d'air lourd s'engouffra à l'intérieur du magasin. La porte se referma derrière l'employée fédérale. Elle devait être à deux pas lorsqu'elle m'avait appelé car cela ne faisait pas plus de cinq minutes que j'avais accepté de la rencontrer.

J'étais seul dans la librairie. Je ne sais plus très bien pourquoi j'avais décidé d'ouvrir ce matin-là. Une tempête était annoncée et on attendait soixante centimètres de neige d'ici au lendemain après-midi. L'administration des écoles publiques de Boston avait d'ores et déjà déclaré qu'elles fermeraient de bonne heure et que les cours seraient annulés. J'avais appelé mes deux employés – Emily, censée assurer la tranche de la matinée; et Brandon, celle de l'après-midi – pour leur dire de rester chez eux. Je venais de me connecter au compte Twitter de la librairie et j'allais indiquer que Old Devils serait fermée pour la durée de la tempête, mais quelque chose m'avait arrêté dans mon élan. La perspective de passer la journée

seul dans mon appartement peut-être. Et puis je n'habitais qu'à sept cents mètres du magasin.

J'avais donc décidé d'ouvrir. À défaut d'autre chose, je pourrais toujours tenir compagnie à Nero, mettre de l'ordre sur les étagères ou emballer quelques commandes en ligne.

Sous un ciel granit menaçant, j'avais déverrouillé la porte de ma librairie de Bury Street, dans le quartier de Beacon Hill. Nous ne sommes pas situés dans une zone très passante, mais Old Devils est une librairie spécialisée – livres d'occasion et neufs – et la plupart de nos clients trouvent notre adresse sur Internet ou commandent directement sur notre site. Un jeudi de février ordinaire, je ne verrais rien de surprenant à n'avoir qu'une dizaine de clients, à moins bien sûr que nous n'organisions un événement. Cela dit, il y avait toujours à s'occuper. Sans oublier Nero, le chat de la librairie, qui détestait rester seul. Je ne me souvenais d'ailleurs pas si je lui avais laissé assez de nourriture en partant la veille. Probablement pas, car à peine eus-je franchi la porte qu'il accourut sur le parquet pour m'accueillir. C'était un chat roux, d'âge indéterminé, dont la disposition à accepter les caresses des inconnus (la propension à les réclamer, même) en faisait la mascotte parfaite. J'avais allumé la lumière, nourri Nero, puis je m'étais préparé du café. À onze heures, Margaret Lumm, une de nos clientes habituelles, avait poussé la porte de la librairie.

— Pourquoi vous êtes ouvert ? demanda-t-elle étonnée.

— Pourquoi vous êtes sortie de chez vous ? répliquai-je sur le même ton.

Elle montra deux sacs d'une épicerie fine de Charles Street et déclara de sa voix patricienne :

— Des provisions.

Nous avons discuté du dernier roman de Louise Penny. Enfin, surtout elle. J'avais fait semblant de l'avoir lu. Je faisais souvent semblant d'avoir lu un roman. Je me contentais en fait de consulter les critiques dans les revues spécialisées et de me rendre sur des blogs. L'un d'eux, *Conclusion canapé*, publie des critiques de livres récents dont les lecteurs débattent de la fin. S'il m'arrivait à l'occasion de relire un roman fétiche de mon enfance, les policiers contemporains, en revanche, ne me disaient plus rien, et j'aurais eu bien du mal à me passer de ces blogs littéraires. J'aurais évidemment pu me montrer honnête et dire aux gens que je m'étais tout simplement lassé des romans policiers, que désormais je ne lisais plus pour l'essentiel que des livres d'histoire, et de la poésie avant de me coucher, mais je préférais mentir. Les rares personnes à qui j'avais dit la vérité avaient toutes voulu savoir ce qui m'avait détourné des romans policiers, et c'est un sujet que je ne pouvais aborder.

J'avais renvoyé Margaret Lumm chez elle avec un exemplaire d'occasion de *Meurtre indexé*, de Ruth Rendell, qu'elle était à quatre-vingt-dix pour cent certaine de n'avoir jamais lu. Puis j'avais mangé le sandwich poulet salade que je m'étais préparé. Je m'apprêtais à fermer pour la journée quand la sonnerie du téléphone avait retenti.

— Librairie Old Devils, dis-je en décrochant.

— Pourrais-je parler à Malcolm Kershaw? demanda une voix de femme.

— C'est lui-même.

— Ah, très bien. Je suis l'agente spéciale Gwen Mulvey, du FBI. J'aimerais que vous m'accordiez un peu de votre temps pour répondre à quelques questions.

— D'accord.

— Maintenant, c'est possible ?

— Eh bien, oui.

Je pensais qu'elle voulait parler au téléphone, mais elle répondit qu'elle arrivait et raccrocha aussitôt. Je restai un moment immobile, le téléphone à la main, essayant d'imaginer à quoi pouvait ressembler un agent du FBI prénommé Gwen. La voix râpeuse à l'autre bout de la ligne m'évoquait une femme imposante et revêche en imper brun, approchant l'âge de la retraite.

Quelques minutes plus tard, l'agente Mulvey qui poussa la porte du magasin n'avait rien à voir avec ce que j'avais imaginé. Âgée tout au plus d'une trentaine d'années, elle portait un jean rentré dans une paire de bottes vert forêt, une parka et un bonnet en tricot blanc à pompon. Elle tapa ses bottes sur le paillason, ôta son bonnet et marcha jusqu'à la caisse. Je vins à sa rencontre et elle me tendit la main. Sa poigne était ferme, mais sa paume était moite.

— Agente Mulvey ? demandai-je.

— Oui, bonjour.

Des flocons de neige étaient en train de fondre sur son manteau vert, laissant à leur place des taches sombres. Elle secoua la tête pour égoutter ses cheveux blonds et fins.

— Je ne m'attendais pas à vous trouver encore ouvert, dit-elle.

— J'allais justement fermer.

— Oh, dit-elle. (Elle fit passer la lanière de son sac en cuir par-dessus sa tête puis descendit la fermeture Éclair de son manteau.) Vous avez tout de même une minute ?

— Oui. Je suis un peu curieux. Peut-être préférez-vous qu'on aille discuter dans mon bureau ?

Elle se retourna vers la porte du magasin. Les muscles de son cou se tendirent sous sa peau blanche.

— Vous entendrez si un client entre ?

— Je doute que ça arrive, mais si c'est le cas, oui, j'entendrai. Suivez-moi.

Mon bureau au fond de la librairie était plus un recoin qu'autre chose. Je dégotai une chaise pour l'agente Mulvey et m'installai derrière le bureau dans mon fauteuil inclinable en cuir, dont la bourre s'échappait par endroits. Je me positionnai de manière à l'apercevoir entre deux piles de livres.

— Excusez-moi, dis-je, je ne vous ai rien proposé à boire. Il reste du café.

— Non, ça ira, répondit-elle en retirant son manteau et en posant à ses pieds son sac – plutôt un attaché-case, en fait.

Elle portait un pull noir à col rond. Maintenant que je la voyais mieux, je me rendis compte que sa pâleur ne se limitait pas seulement à sa peau. Ses cheveux, ses lèvres, ses paupières presque translucides, même ses lunettes à fine monture métallique semblaient disparaître dans son visage. Ses traits étaient difficiles à cerner, un peu comme si un peintre les avait estompés sous son pouce.

— Tout d'abord, j'aimerais vous demander de garder pour vous ce dont nous allons discuter. Certaines de ces informations sont publiques, mais pas toutes.

— Maintenant vous piquez réellement ma curiosité, dis-je. (Je sentis mon pouls s'accélérer.) Entendu, je garderai ça pour moi.

— Parfait. Merci. (Elle prit place sur la chaise et planta son regard dans le mien.) Êtes-vous au courant de ce qui est arrivé à Merle Callahan ? demanda-t-elle.

Merle Callahan était une présentatrice du journal télévisé local qu'on avait retrouvée tuée par balles dans sa maison de Concord, à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Boston, un an et demi plus tôt. Depuis, l'affaire n'avait pas quitté la une de l'actualité régionale, mais aucune arrestation n'avait encore été effectuée, malgré les soupçons qui pesaient sur un ex-mari.

— Vous faites allusion à son meurtre ? J'en ai entendu parler, évidemment.

— Et Jay Bradshaw ?

Je réfléchis un moment, puis secouai la tête.

— Je ne crois pas, non.

— Il habitait à Dennis, sur la péninsule. En août dernier, on l'a retrouvé battu à mort dans son garage.

— Je l'ignorais.

— Vous êtes sûr ?

— Oui.

— Et si je vous parle d'Ethan Byrd ?

— Ce nom me dit quelque chose.

— C'était un étudiant de UMass Lowell qui a disparu il y a plus d'un an.

— Ça y est, je vois.

L'affaire m'était revenue en mémoire, même si les détails restaient flous.

— On a retrouvé son corps enterré dans un parc à Ashland, la ville dont il était originaire, à peu près trois semaines après sa disparition.

— Oui, je m'en souviens. L'affaire a fait les gros titres. Y a-t-il un lien entre ces trois meurtres ?

Elle se pencha en avant et glissa la main dans son sac, puis la ressortit subitement, comme si elle venait de changer d'avis.

— On ne le pensait pas au départ, en dehors du fait qu'aucun d'eux n'ait été élucidé. Puis quelqu'un a remarqué les noms des victimes. (Elle marqua une pause, comme pour me permettre de l'interrompre, puis reprit :) Merle Calahan. Jay Bradshaw. Ethan Byrd.

Je réfléchis un moment.

— J'ai l'impression d'être en train de sécher à un examen.

— Prenez votre temps, dit-elle. Sinon je peux vous donner la réponse...

— C'est le fait qu'ils aient tous un nom en rapport avec les oiseaux ? demandai-je.

Elle acquiesça.

— Exact. Merle, Jay, et Byrd*. C'est un peu tiré par les cheveux, je vous l'accorde, mais... Sans entrer dans les détails, après chaque meurtre, le poste de police de la ville a reçu... ce qui semblait être un message du tueur.

— Donc les meurtres sont bien liés ?

— Apparemment, oui. Mais il y a peut-être un autre lien. Ces meurtres ne vous rappellent rien ? Je m'adresse au spécialiste des romans policiers.

Je réfléchis un moment, les yeux levés vers le plafond.

— Eh bien, je dirais qu'ils me font penser à un scénario de fiction, à une histoire de tueur en série par exemple ou à un roman d'Agatha Christie.

Elle se redressa un peu.

* En anglais, *bird* signifie "oiseau". (Toutes les notes sont du traducteur, sauf indication contraire.)

— Un titre d'Agatha Christie en particulier ?

— Le premier qui me vient à l'esprit, c'est *Une poignée de seigle*, mais je ne saurais dire pourquoi. Est-ce qu'il y est question d'oiseaux ?

— Je ne sais pas. De toute manière, ce n'est pas celui que j'avais en tête.

— Ça me rappelle également la trame d'*A.B.C. contre Poirot**, ajoutai-je.

L'agente Mulvey sourit, comme si elle venait de remporter un prix.

— Voilà. C'est à celui-là que je pensais.

— Car rien ne relie les victimes entre elles à part leurs noms.

— Exact. Mais aussi parce que la police a reçu des courriers. Dans ce roman, Poirot reçoit des lettres du tueur signées A. B. C.

— J'en déduis que vous l'avez lu ?

— Absolument, quand j'étais ado. À quatorze ans, j'avais lu pratiquement tous les Agatha Christie, celui-là y compris.

— C'est l'un de ses meilleurs, déclarai-je après un bref silence.

Je n'avais jamais oublié la trame de ce roman : une série de meurtres se produit, avec pour seul point commun le nom des victimes. La première a pour initiales A. A. et se fait assassiner dans une ville dont le nom commence aussi par un A. Puis une autre personne – B. B. – est assassinée dans une ville commençant par un B. Vous saisissez l'idée. À la fin, on découvre que le tueur n'a jamais eu qu'une seule cible, mais qu'il voulait faire passer la série de meurtres pour les crimes d'un déséquilibré.

* Voir les titres originaux des huit crimes parfaits p. 345. (N.d.É.)

— Vous le pensez vraiment ? demanda l'agente.

— Oui, c'est sans conteste l'une de ses meilleures intrigues.

— Je compte le relire, dit-elle, mais pour le moment, je me suis contentée d'aller sur Wikipédia pour me rafraîchir la mémoire. Il y a un quatrième meurtre...

— Je crois, oui. La dernière victime porte un nom qui débute par un D. À la fin du roman, on découvre que le tueur s'est arrangé pour faire croire que les meurtres étaient l'œuvre d'un fou, alors qu'il ne visait en réalité qu'une seule personne. Les autres meurtres n'étaient que des diversions.

— Oui. C'est ce qu'explique le synopsis sur Wikipédia. Dans le roman, la cible est C. C.

— D'accord.

Je commençais à me demander pourquoi l'agente Mulvey s'était adressée à moi. Était-ce simplement parce que je tenais une librairie spécialisée en romans policiers ? Voulait-elle se procurer un exemplaire du livre ? Mais dans ce cas, pourquoi souhaiter me parler à moi expressément ? Si elle voulait juste discuter avec quelqu'un qui vendait des romans policiers, elle n'avait qu'à entrer dans la première librairie spécialisée venue et s'adresser à n'importe quel employé.

— Avez-vous quoi que ce soit d'autre à me dire sur ce livre ? demanda-t-elle, avant d'ajouter : En tant que spécialiste.

— Spécialiste ? Pas vraiment. Mais que cherchez-vous à savoir au juste ?

— Je ne sais pas. N'importe quoi. J'espérais que vous pourriez me l'apprendre.

— Eh bien, à part qu'un type bizarre entre chaque jour dans cette librairie et nous achète un nouvel exemplaire

d'*A.B.C. contre Poirot*, je ne vois pas ce que je pourrais vous apprendre.

Elle leva un instant les yeux, avant de comprendre que je plaisantais, ou que j'essayais, du moins. Elle esquissa un sourire.

— Vous pensez qu'il y a un lien entre le livre et ces meurtres ? demandai-je.

— En ce qui me concerne, oui, répondit-elle. Tout ça est bien trop romanesque.

— Alors d'après vous, quelqu'un se serait inspiré du livre pour commettre un meurtre sans se faire prendre ? Merle Callahan, par exemple, aurait été la véritable cible, et on aurait tué les autres pour faire croire à l'œuvre d'un tueur obsédé par les oiseaux ?

— C'est possible, dit-elle en se frottant l'aile gauche du nez, puis le coin de l'œil.

Les mains de l'agente Mulvey étaient petites et pâles elles aussi, ses ongles dépourvus de vernis. Elle s'était à nouveau tue. C'était un entretien très étrange, entrecoupé de nombreux silences. Je suppose qu'elle espérait que je les comble. Je décidai de ne rien dire.

Elle finit par reprendre :

— Vous devez vous demander pourquoi c'est à vous que j'ai souhaité parler...

— C'est vrai.

— Avant de vous répondre, j'aimerais vous interroger sur une autre affaire récente.

— Je vous écoute.

— Vous n'en avez sans doute pas entendu parler. La victime se nomme Bill Manso. On a retrouvé son corps près d'une voie ferrée, à Norwalk dans le Connecticut, au

printemps dernier. Il prenait régulièrement un train circulant sur cette ligne. Au premier abord, tout laissait penser qu'il avait sauté du train, mais il semblerait en fait qu'il ait été tué ailleurs, et qu'on ait déposé son corps le long des rails.

— Non, dis-je en secouant la tête, je n'étais pas au courant.

— Cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

— Qu'est-ce qui est censé me rappeler quelque chose ?

— Les circonstances de sa mort.

— Non, répondis-je.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Cela m'évoquait effectivement quelque chose, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus.

— Je ne crois pas, ajoutai-je.

Comme elle laissait passer un nouveau silence, je demandai :

— Vous voulez bien me dire pourquoi vous m'interrogez ?

Elle tira une feuille de papier de son sac en cuir.

— Vous souvenez-vous d'une liste que vous aviez composée pour le blog de cette librairie, en 2004 ? Une liste intitulée "Huit crimes parfaits" ?

JE SUIS LIBRAIRE depuis la fin de mes études, en 1999. Après un bref passage dans une grande enseigne de Boston, j'ai occupé les fonctions de directeur adjoint puis de directeur chez Redline, l'une des dernières librairies indépendantes de Harvard Square. Amazon venait d'imposer son hégémonie et la plupart des indépendants avaient été balayés comme des fétus de paille. Mais Redline avait tenu bon, d'abord parce que sa clientèle, essentiellement des gens âgés, n'avait pas encore l'habitude d'acheter en ligne, mais surtout parce que son propriétaire, Mort Abrams, possédait également le petit immeuble en briques où la librairie avait ses quartiers et n'avait par conséquent aucun loyer à payer. Je suis resté cinq ans chez Redline, dont trois comme responsable des achats. Ma spécialité était la fiction, et plus particulièrement la fiction policière.

C'est durant cette période que j'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme. Claire Mallory avait été engagée comme vendeuse peu après avoir décroché de l'université de Boston. Nous nous sommes mariés l'année où Mort Abrams a perdu la femme qu'il avait épousée

trente-cinq ans auparavant, emportée par un cancer du sein. Mort et Sharon, qui habitaient à deux rues de la librairie, étaient devenus des amis proches, comme des parents de substitution, et le décès de Sharon avait été un coup dur, surtout pour Mort, qui avait perdu toute envie de vivre. Un an plus tard, il m'avait annoncé son intention de fermer la librairie, à moins bien sûr que je ne souhaite la reprendre. J'avais réfléchi à sa proposition, mais à l'époque, Claire avait déjà quitté la librairie pour rejoindre la chaîne câblée locale, et pour ma part, je n'étais pas prêt à assumer la surcharge de travail, ni le risque financier de gérer mon propre commerce. J'avais contacté Old Devils, une librairie spécialisée dans le policier, et John Haley, le propriétaire, m'avait créé un poste sur mesure. Mon rôle serait d'organiser les événements, mais aussi de produire du contenu pour le blog qu'il venait de lancer, une espèce de site destiné aux amateurs du genre. Mon dernier jour chez Redline avait coïncidé avec le dernier jour d'activité de la librairie. Mort et moi avons fermé la porte d'entrée ensemble, puis je l'avais suivi dans son bureau où il avait sorti la bouteille poussiéreuse de single malt que lui avait offerte Robert B. Parker. Je me souviens d'avoir pensé que, sans Sharon, et désormais sans sa librairie, Mort ne passerait pas l'hiver. J'avais tort. Il avait survécu à l'hiver, ainsi qu'au printemps, et s'était débrouillé pour mourir l'été suivant, dans sa maison au bord du lac Winnepesaukee, une semaine avant notre visite.

“Huit crimes parfaits” était le premier article que j'avais écrit pour le blog de Old Devils. Mon nouveau patron m'avait commandé un inventaire de mes romans policiers favoris, mais au lieu de cela, je lui avais proposé une liste des

meilleurs crimes tirés de romans policiers. Je ne sais plus exactement ce qui m'avait gêné dans le fait de partager mes livres préférés, mais je me rappelle avoir pensé que mon sujet générerait sans doute plus de trafic. C'était l'époque où plusieurs blogs commençaient à décoller, apportant fortune et gloire à leurs auteurs. Je me souviens d'une blogueuse qui réalisait chaque jour une des recettes de la chef et animatrice télé Julia Child ; son idée avait donné naissance à un livre, et peut-être même à un film. Je crois qu'assez naïvement, j'avais la folie des grandeurs et j'imaginai que ce blog ferait de moi un aficionado de romans policiers reconnu et respecté du public. Claire m'encourageait en me répétant que le blog avait vraiment du potentiel et que je venais de trouver ma vocation : critique de littérature policière. En vérité, j'avais déjà trouvé ma vocation, du moins le pensais-je : j'étais libraire. Les centaines de micro-échanges qui forment le quotidien d'un libraire suffisaient à mon bonheur. Et ce que j'aimais par-dessus tout, c'était lire... C'était ça, ma véritable vocation.

Je n'avais pas encore écrit une ligne de mes "Huit crimes parfaits" que je commençais à accorder à cet article plus d'importance qu'il n'en avait. Il donnerait le ton du blog et serait l'occasion de me révéler au monde. Je le voulais parfait, non seulement dans la forme, mais aussi dans le contenu. Ma liste mêlerait titres connus et titres obscurs. L'âge d'or du roman policier y tiendrait une place de choix, mais il faudrait aussi que j'y inclue un roman contemporain. Pendant plusieurs jours d'affilée, j'avais sué sang et eau à la remanier, ajoutant des titres, en supprimant d'autres, me documentant sur des livres que je n'avais pas encore lus. Je crois que je ne l'aurais jamais terminée si John ne s'était pas

mis à râler: “C’est juste un blog. Contente-toi de pondre une liste de bouquins et de la poster. Tu passes pas un examen.”

Le texte fut mis en ligne – ça ne pouvait pas mieux tomber – le jour d’Halloween. Je tique un peu quand je le relis aujourd’hui. Le style est ampoulé, voire pompeux par moments. Le besoin d’approbation y est presque palpable.

Voici l’article tel qu’il fut publié:

HUIT CRIMES PARFAITS

par Malcolm Kershaw

Pour reprendre l’inoubliable réplique de Teddy Lewis dans *La Fièvre au corps*, le néo-noir fort sous-estimé de Lawrence Kasdan sorti en 1981: “À chaque fois que tu tentes un acte criminel, il y a au minimum cinquante façons de le louper. Et si t’arrives à en prévoir vingt-cinq, alors t’es un génie. Et toi, t’es pas un génie.” C’est très juste, et pourtant l’histoire du roman policier est jonchée de criminels, morts ou incarcérés pour la plupart, qui ont tous tenté le presque impossible: commettre le crime parfait. Parmi eux, beaucoup ont choisi le crime ultime, à savoir le meurtre.

Ce qui suit est une sélection des meurtres les plus intelligents, les plus ingénieux, les plus infaillibles (si tant est qu’il y en eût) dans l’histoire du roman policier. Ce ne sont pas mes livres favoris du genre, et je ne prétends pas qu’il s’agisse des meilleurs. Ce sont simplement ceux où le meurtrier se rapproche le plus de l’idéal platonicien du crime parfait.

Voici donc ma liste personnelle des “crimes parfaits”. Je vous avertis par avance qu’en dépit de mes efforts pour ne pas vous gâcher le suspense, je n’y suis pas tout

à fait parvenu. Si parmi ces livres, il en figure certains que vous n'avez pas lus et que vous désirez aborder avec l'esprit vierge, je vous suggère donc de les lire avant de découvrir cette liste.

Le Mystère de la maison rouge (1922) de A. A. Milne

Bien avant qu'il ne donne naissance à sa création la plus durable (Winnie l'ourson, au cas où vous l'ignorerez), Alan Alexander Milne avait écrit un roman mettant en scène un crime parfait. Dans cette intrigue policière sur fond de manoir, Mark Ablett voit son frère oublié refaire surface après des années pour lui demander de l'argent. Un coup de feu retentit dans une chambre close, et le frère est tué. Mark Ablett disparaît. Ce roman comporte certes quelques éléments de supercherie grotesques – parmi lesquels des personnages déguisés, ainsi qu'un passage secret –, mais le plan du meurtrier repose sur une idée terriblement astucieuse.

Préméditation (1931) d'Anthony Berkeley Cox

Connu pour être le premier roman policier "inversé" (le lecteur apprend d'emblée l'identité du meurtrier et de sa victime), ce livre est une étude de cas sur la manière d'empoisonner sa femme sans se faire prendre. Le fait que le meurtrier soit un médecin de campagne ayant accès à des drogues mortelles est évidemment bien commode. Son abominable épouse n'est que la première de ses victimes, car une fois qu'on a commis un crime parfait, la tentation est grande de recommencer.

A.B.C. contre Poirot (1936) d'Agatha Christie

Hercule Poirot est sur la piste d'un "tueur fou" qui semble être obsédé par l'alphabet. Il a assassiné une Alice

Ascher à Andover, puis une Betty Barnard à Bexhill, et ainsi de suite. Nous avons là l'exemple type du meurtre ciblé et prémédité camouflé derrière plusieurs autres homicides, dans le but de détourner les soupçons des enquêteurs vers un déséquilibré.

Assurance sur la mort (1943) de James M. Cain

Ce livre est mon préféré de Cain, principalement en raison de sa fin sombre et fataliste. Mais le meurtre au centre du roman – Phyllis Nirdlinger, femme fatale, conspire avec un agent d'assurances pour tuer son mari – est brillamment exécuté. C'est une mise en scène classique : le mari est assassiné dans une voiture, puis déposé le long des rails pour donner l'impression qu'il est tombé de la voiture de queue du train. Walter Huff, l'agent d'assurances et amant, se fait alors passer pour le mari à bord du train, en s'arrangeant pour que des témoins puissent attester de sa présence.

L'Inconnu du Nord-Express (1950) de Patricia Highsmith

Voici celui auquel je décerne la palme de l'ingéniosité. Deux hommes désirant chacun la mort d'une personne décident de s'échanger les meurtres, en s'assurant que l'autre ait un alibi au moment du crime. L'absence totale de lien entre les deux hommes – en dehors d'une brève conversation dans un train – rend les meurtres parfaitement insolubles. En théorie, bien sûr. Quelle que soit l'intelligence de l'intrigue, Patricia Highsmith s'intéresse davantage aux notions de contrainte et de culpabilité, et à ce qui pousse un homme à imposer sa volonté à un autre. Au final, on obtient une histoire à la fois fascinante et pourrie jusqu'à l'os, comme souvent dans l'œuvre de Highsmith.

Le Bouillon rédempteur (1963) de John D. MacDonald
MacDonald, à mes yeux le plus sous-estimé des maîtres du polar des années 1950-1960, s'est rarement essayé au roman à énigme. Il était bien trop captivé par l'esprit criminel pour cacher ses méchants jusqu'à la fin. Ce livre représente donc une singularité dans son œuvre, et réussie qui plus est. La tueuse imagine un moyen de noyer sa victime afin de faire passer son crime pour un accident.

Piège mortel (1978) d'Ira Levin

Ici, il ne s'agit pas d'un roman, mais d'une pièce de théâtre. Je vous encourage vivement à la lire ainsi qu'à vous dénicher le film sorti en 1982*. Vous ne regarderez plus jamais Christopher Reeve de la même façon. Nous avons là un thriller théâtral brillant et drôle qui parvient à la fois à respecter les codes du genre et à les tourner en dérision. Le premier meurtre – l'épouse au cœur fragile – est non seulement ingénieux dans sa construction, mais aussi infaillible. La mort par crise cardiaque est une mort naturelle, quand bien même elle serait préméditée.

Le Maître des illusions (1992) de Donna Tartt

À l'instar de *Préméditation*, voici une autre énigme policière inversée dans laquelle un groupe d'étudiants en lettres classiques d'une université de Nouvelle-Angleterre tue l'un des leurs. Nous connaissons l'identité du tueur bien avant de découvrir son mobile. Le meurtre en lui-même est simple dans son exécution : Bunny Corcoran est poussé du haut d'un ravin au cours de sa traditionnelle randonnée dominicale. Ce qui rend le crime remarquable, c'est l'explication

* Réalisé par Sidney Lumet. Titre français : *Piège mortel*. (N.d.É.)

qu'en donne Henry Winter, le meneur du groupe : ils "laisseront Bunny choisir les circonstances de sa propre mort". Sans aucune certitude quant à l'itinéraire qu'il a prévu d'emprunter, les étudiants attendent leur camarade à un endroit où il est susceptible de passer, afin de donner l'illusion d'une mort accidentelle plutôt qu'intentionnelle. S'ensuit une exploration glaçante des mécanismes du remords et de la culpabilité.

